

PROGRAMME

Restaurer ou réhabiliter l'architecture, XIXe-XXIe siècle : une mise en perspective historiographique

Deuxièmes Rencontres de l'AHA, 23-24 mars 2017

Jeudi 23 mars

Institut national d'histoire de l'art (INHA)

6 rue des Petits Champs, 75002 Paris

9h00 Accueil

9h15 Ouverture des 2^{èmes} Rencontres par Jean-Baptiste Minnaert (président de l'AHA/ Université Paris IV-Sorbonne) et Carmen Popescu (responsable de la commission Manifestations scientifiques de l'AHA/ ENSA Bretagne)

1^{er} session : *Historiciser et restaurer l'architecture au XIXe siècle, entre pratiques et théorie*

Modérateur : Antonio Brucculeri (ENSA Paris Val-de-Seine)

9h30 Kerim Salom (ENSA Paris-Belleville)

Restauration et restitution dans les écrits théoriques d'A. C. Quatremère de Quincy : une réflexion fondatrice d'une pratique idéale de la conservation du bâti au XIX^e siècle

9h50 Bérénice Gaussuin (Université Paris-Est)

Restauration vs. production nouvelle. L'encyclopédie d'architecture et la Gazette des architectes et du bâtiment (1851-1869)

10h10 Franck Delorme (Centre d'archives d'architecture du XX^e siècle)

La restauration graphique des châteaux par les architectes à la fin du XIX^e siècle : les enjeux professionnels d'un exercice théorique

10h30 Débats

11h00-11h30 Pause café

2^e session : *Pratiques de restauration et images patrimoniales aux XIXe et XXe siècles : des approches mouvantes*

Modératrice : Aline Magnien (Laboratoire de recherche des Monuments Historiques)

11h30 Samuel Drapeau (Université Bordeaux Montaigne)

Restauration monumentale et mise en scène urbaine au milieu du XIX^e siècle à Bordeaux

11h50 Nicolas Detry (ENSA Clermont-Ferrand/ Politecnico, Turin) et Claudine Houbart (Faculté d'architecture de l'Université de Liège)

Construction, restauration et ornement : pour une histoire de quelques chantiers « décapants »

12h10 Elisabeth Marie-Victoire (Laboratoire de recherche des Monuments Historiques, CRC) et Myriam Bouichou (Laboratoire de recherche des Monuments Historiques, CRC)

Monuments historiques en béton : accélération de la protection patrimoniale et complexité de la restauration

12h30 Débats

13h00-14h30 Pause déjeuner

Table ronde : *Acteurs et enjeux : quels rapports entre restauration et histoire de l'architecture aujourd'hui ?*

Modératrice : Carmen Popescu (ENSA Bretagne)

14h30-16h30 Richard Klein (ENSA Lille ; président de Docomomo France), Christine Mengin (Université Paris I-Sorbonne ; secrétaire générale du Conseil d'administration de la Fondation Le Corbusier), Aline Magnien (conservateur en chef du patrimoine ; directrice du Laboratoire de recherche des Monuments Historiques) et Alain Nafylian (conservateur du patrimoine ; responsable du Centre de recherches sur les Monuments historiques, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine)

16h30-17h00 Pause café

17h00-18h00 Conférencier invité

Modérateur : Jean-Baptiste Minnaert (Université Paris IV-Sorbonne)

Béton et restauration des monuments : un parallèle entre la France et l'Italie, par Maria Rosaria Vitale (Université de Catane, Syracuse) / débats

Vendredi 24 mars

École nationale supérieure d'architecture Paris-Val de Seine

3 quai Panhard et Levassor, 75013 Paris

9h00 Accueil

9h15 Ouverture par Philippe Bach (directeur ENSA Paris Val-de-Seine) et Antonio Bruculeri (membre de la commission Manifestation scientifiques de l'AHA/ ENSA Paris Val-de-Seine)

3^e session : *Restaurer le béton/restaurer par le béton : enjeux d'histoire d'un matériau « moderne »*

Modérateur : Catherine Maumi (ENSA Grenoble)

9h30 Camille Bidaud (ENSA Paris-Belleville)

Paul Léon (1874-1962) et l'historiographie du service des Monuments Historiques

9h50 Giulia Marino (TSAM, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne)

Restituer ou conserver les Monuments modernes ? Histoire et projet à l'âge des "dérestaurations"

10h10 Vanessa Fernandez (ENSA Paris-Belleville)

Les dilemmes de l'histoire et du patrimoine : la restauration des façades vitrées de l'œuvre de Le Corbusier

10h30 Débats

11h00-11h30 Pause café

4^e session : *Histoire de l'architecture et restauration : élargir le champ*

Modératrice Hélène Rousteau-Chambon (Université de Nantes)

11h30 Emmanuelle Gallo (ENSA Bretagne)

Vers une histoire des équipements techniques, pour une restauration raisonnée du patrimoine XIX^e -XXI^e siècles

11h50 Cyrille Simmonet (Université de Genève)

« *Le patrimoine sans qualité* » : *Questions sur un avenir proche*

12h10 Débats

13h00 Déjeuner libre

Visites

14h30 **Eglise Saint-Jacques le Majeur de Montrouge/ restauration ACMH Pierre-Antoine Gatier : visite par** Pierre-Yves Gatier (architecte en chef des monuments historiques) et Claire Vignes-Dumas (ancienne recenseuse des monuments historiques)

Visite ouverte

16h30 **Appartement de Le Corbusier/ Fondation Le Corbusier : visite par** Bénédicte Gandini (architecte de la Fondation Le Corbusier) et Christine Mengin (secrétaire générale de la Fondation Le Corbusier)

Visite limitée à 25 participants

Comité scientifique

Bernard Toulier (conservateur général honoraire du patrimoine) ; Richard Klein (ENSAP Lille/ président de Docomomo France) ; Aline Magnien (directrice du Laboratoire de recherche des Monuments Historiques) ; Christine Mengin (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne/ secrétaire générale de la Fondation Le Corbusier) ; Jean-Baptiste Minnaert (Université Paris 4-Sorbonne) ; Gilles Désiré dit Gosset (directeur de la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine)

Comité d'organisation

Antonio Brucculeri (ENSA Val-de-Seine) ; Camille Conte (Université de Poitiers) ; Audrey Jeanroy (ENSA Lyon) ; Sibylle Le Vot (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) ; Carmen Popescu (ENSA Bretagne) ; Hélène Rousteau-Chambon (Université de Nantes)

Institut
national
d'histoire
de l'art

INHA

PARIS
VAL DE
SEINE
D'ARCHITECTURE



RÉSUMÉS / ABSTRACTS

Jeudi 23 mars 2017

1^{ère} SESSION : *Historiciser et restaurer l'architecture au XIXe siècle, entre pratiques et théorie*

Kérim SALOM

(ENSA Paris-Belleville ; contact@salom-architecture.fr)

Restauration et restitution dans les écrits théoriques d'A. C. Quatremère de Quincy : une réflexion fondatrice d'une pratique idéale de la conservation du bâti au XIX^{ème} siècle

A. C. Quatremère de Quincy est connu pour avoir marqué la politique des arts durant la première moitié du 19^{ème} siècle, dans le sens d'une imitation historique du type grec : s'opposant durablement à l'essor d'autres modèles comme le type gothique. Ce nouveau « style », pour reprendre le vocabulaire d'E.-E. Viollet-le-Duc, consacré dans un premier temps à la construction de nouvelles églises, ne s'affirma qu'après la démission du Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Beaux-Arts en 1839.

Pourtant, par-delà cet exclusivisme, il faut savoir reconnaître également chez Quatremère de Quincy une réflexion subtile sur la *restauration* du bâti, qu'il distingue subtilement de la pratique de la *restitution*. Une théorie qui trouve plus globalement ses origines dans l'esthétique idéaliste allemande du Siècle des Lumières : celle de Lessing, Goethe et Kant notamment. Des esthétiques qu'il contribua à introduire en France en établissant un transfert culturel déterminant, puisqu'il favorisa l'apparition du genre romantique.

Malgré leurs critiques, ces détracteurs lurent attentivement ses écrits ; les ouvrages de J.-B.-A. Lassus et E.-E. Viollet-le-Duc en témoignent. En l'occurrence, les thèses de l'auteur du *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle* sur la restauration furent sensiblement influencées par cette esthétique idéaliste, malgré leur argumentaire « rationaliste ».

Notre communication mettra en relief les rapports entre les deux grands théoriciens du 19^{ème} siècle, en soulignant la position de Quatremère de Quincy en faveur d'une *conservation* plutôt qu'une *restauration* des édifices mutilés : thèse qui sera amplifiée quelques années plus tard par J. Ruskin notamment.

Bérénice GAUSSUIN
(Université Paris-Est ; b.gaussuin@gmail.com)

Restauration vs. production nouvelle.
L'encyclopédie d'architecture et la Gazette des architectes et du bâtiment (1851-1869)

L'Encyclopédie d'architecture et la *Gazette des architectes et du bâtiment* sont deux revues du XIX^e siècle qui se succèdent et sont « un miroir de l'architecture de [leur] temps ». Particulièrement liées au monde des monuments historiques et à des architectes qui regardent l'histoire, elles font apparaître les notions de restauration et de création en architecture. Dans une continuité éditoriale, elles proposent de mêler deux notions qui nous semblent aujourd'hui bien distinctes. Le repérage des mots employés permet de montrer l'influence de la constitution progressive et simultanée d'une doctrine d'intervention sur les monuments et de la théorie rationaliste de l'architecture. La restauration est prise en charge par les architectes qui l'assimilent à leur discipline. Ce nouveau champ nécessite des savoirs techniques nouveaux que les deux revues cherchent à diffuser le plus largement possible, s'adressant aux praticiens. Pourtant, au fil des publications, les monuments historiques disparaissent de leurs contenus se limitant à quelques exemples longuement exposés car porteurs de théorie.

Franck DELORME

(Cité de l'architecture et du patrimoine ; fdelorme@citechailot.fr)

***La restauration graphique des châteaux par les architectes à la fin du XIX^{ème} siècle :
les enjeux professionnels d'un exercice théorique***

Le terme de restauration change de sens au XIXe siècle ; évoquant auparavant les travaux graphiques des pensionnaires de Rome, il acquiert, notamment avec Viollet-le-Duc, un autre sens et une autre connotation en prenant une forme plus concrète et plus opérationnelle, en même temps que naît le débat sur la déontologie. Or le premier sens du terme ne disparaît pas pour autant mais perdure de manière sous-jacente tout au long du siècle.

Avant 1880, les projets de restauration graphique ayant pour sujet un château, le plus souvent médiéval, représentent un faible pourcentage de ce type d'exercice auquel s'adonneront ensuite plus volontiers les architectes surtout ceux en fin de formation ou en début de carrière. A partir de 1885, un véritable engouement se développe pour la production de relevés et de restitutions de châteaux, au moyen de splendides vues aquarellées et de plans au lavis propres à séduire une clientèle potentielle fréquentant les salons où ces démonstrations sont exposées pour ne pas dire étalées. En effet, avant de pouvoir pratiquer la restauration physique ou d'édifier de vastes demeures pour la bourgeoisie, nombreux sont les architectes à s'adonner à l'exercice de restitution graphique d'un édifice ancien par intérêt archéologique, par oisiveté ou plus certainement par pragmatisme professionnel.

Peu d'entre eux se destinent à entrer dans l'administration des Monuments historiques et presque aucun n'est titulaire du Prix de Rome. Cette pratique leur permet également de se mesurer à la critique au travers de la publication sous forme de planches dans les revues, souvent accompagnées de comptes rendus voire de notices historiques et descriptives, et de participer ainsi au débat architectural.

2^{ème} SESSION : *Pratiques de restauration et images patrimoniales aux XIXe et XXe siècles : des approches mouvantes*

Samuel DRAPEAU

(Université Bordeaux Montaigne ; ca.drapeau@gmail.com)

Restauration monumentale et mise en scène urbaine au milieu du XIX^{ème} siècle à Bordeaux

« Il y a deux Bordeaux, le nouveau et l'ancien » écrit Victor Hugo en 1843. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'architecture bordelaise classique, qui évoque Versailles au célèbre écrivain, cohabite avec l'ancienne ville médiévale. Dans la seconde moitié du siècle, en concomitance avec les débuts de l'archéologie monumentale et de la restauration patrimoniale, les instances publiques vont utiliser le potentiel identitaire des grands monuments médiévaux dans la construction du nouveau visage d'une ville qu'elles souhaitent moderne. Dans cette construction paysagère, les clochers tiennent une place prépondérante, constituant de hauts signaux qui deviennent synonymes d'urbanité. Les modifications physiologiques apportées aux monuments lors de leur restauration, participent au renforcement de leur charge symbolique, et concourent à leur prise en compte dans les projets urbains. Les archives, abondantes, révèlent des prises de position parfois controversées, surtout au sujet des églises, dans un contexte bordelais favorable à la restauration monumentale : une municipalité riche, une Commission départementale des Monuments historiques très active, un cardinal constructeur, qui promeut avec zèle un architecte talentueux, Paul Abadie. Par la suite, les projets de perspectives urbaines s'appuient sur ces nouveaux « monuments », récemment classés et restaurés, que la presse locale encense, et qui sont désormais bordés de squares et isolés au milieu de grandes places publiques.

Claudine HOUBART

(Université de Liège ; c.houbart@ulg.ac.be)

Nicolas DETRY

(ENSA Clermont-Ferrand/ Politecnico, Turin ; nicolas.detry@gmail.com)

***Construction, restauration et ornement :
pour une histoire de quelques chantiers « décapants »***

Au cours de l'histoire, restauration, construction et histoire de l'architecture ont été intimement liées à ce qu'Aloïs Riegl a appelé le Kunstwollen, la « volonté artistique » de chaque époque. C'est ainsi que même lorsqu'elles se limitent au traitement du bâti existant, les restaurations, tout en s'appuyant sur les connaissances contemporaines en histoire de l'architecture, traduisent des intentions artistiques similaires à celles qu'exprime l'architecture du moment, et alimentent à leur tour l'historiographie. Durant les deux décennies qui suivent la seconde guerre mondiale, la disparition massive, à la faveur des restaurations ou reconstructions, des décors et finitions non figurées ou tardives des intérieurs comme des façades des bâtiments endommagés par la guerre est à mettre en relation avec deux expressions d'une même volonté artistique: un intérêt soutenu pour l'architecture médiévale au détriment de celle des Temps modernes – des 18^e et 19^e siècles surtout – de la part de nombreux historiens, et l'émergence d'un modernisme tardif à tendance brutaliste, en réponse au rationalisme abstrait du style international. A partir d'exemples en Belgique, Italie et Allemagne, nous illustrerons comment les restaurateurs, qu'ils soient archéologues ou architectes (Roberto Pane, Joseph Wiedemann, Karl Band, Raymond A.G. et Raymond M. Lemaire, par exemple) se rejoignent autour d'une même célébration du matériau brut comme expression d'une vérité constructive assimilée, dans le cas des restaurations, à la vérité archéologique.

Elisabeth MARIE-VICTOIRE ; Myriam BOUICHOU

(Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques, LRMH ; Centre de la Recherche sur la Conservation, CRC ; elisabeth.marie-victoire@culture.gouv.fr ; myriam.bouichou@culture.gouv.fr)

***Monuments historiques en béton :
accélération de la protection patrimoniale et complexité de la restauration***

Une récente étude menée dans le cadre du projet européen REDMONEST a montré que la France compte aujourd'hui plus de 800 monuments historiques utilisant le béton, datant de la fin du 19^e siècle au début du 21^e siècle. La politique de protection de ce patrimoine s'étant considérablement renforcée depuis les années 1990, il est aujourd'hui varié, que ce soit dans sa typologie, ses concepts architecturaux ou les matériaux qui le composent. Il en résulte que ses pathologies sont multiples, avec des origines entremêlées liées à : l'apprentissage de ce matériau nouveau ; l'expérimentation qui a d'ailleurs été l'un des moteurs du développement de l'industrie et de l'architecture en béton ; les besoins en constructions rapides et parfois à l'économie en période de guerre et post-guerre ; mais aussi les conditions environnementales qui peuvent se révéler agressives pour le béton. Il en découle que si seulement 6% de ce patrimoine est en péril, 13% est considérablement dégradé et 19% notablement dégradé.

Le paradoxe de ce patrimoine moderne réside dans la fulgurance de sa prise en considération en tant qu'architecture monumentale et historique; mais aussi dans le retard du développement d'études sur ses pathologies spécifiques, et de recherche de solutions de diagnostic et de restauration dédiées, pérennes et en adéquation avec la charte de Venise.

La restauration du patrimoine en béton relève donc à la fois du défi scientifique et technique, mais aussi de l'enjeu économique, dans la mesure où certaines restaurations des années 80 font aujourd'hui l'objet de nouvelles restaurations.

Conférencier invité

Maria Rosaria VITALE

(Università di Catania, Struttura didattica speciale di architettura di Siracusa ; mvitale@unict.it)

Béton et restauration des monuments : Un parallèle entre la France et l'Italie

Dans le cadre d'une réflexion sur « Béton et patrimoine », ma proposition se situe dans le domaine de l'histoire de la restauration et vise à examiner, à travers quelques exemples importants, l'utilisation du béton armé dans la restauration.

A l'ouverture du XXe siècle, les premières expériences furent occasionnées en France par la reconstruction du patrimoine dévasté par la Grande Guerre et, en Italie, par certains événements catastrophiques (l'effondrement du campanile de Saint-Marc à Venise, ou le tremblement de terre de Messine). Ces premiers chantiers montrèrent une grande confiance dans les possibilités d'application des techniques modernes à la restauration de bâtiments historiques. L'introduction du béton armé – dont on n'apercevait pas encore le potentiel de transformation du processus de construction et de conception spatiale – semblait comparable à celle d'autres technologies (tirants métalliques, chaînages, charpentes et fermes de conception nouvelle). La technologie nouvelle était admise lorsque les moyens du chantier traditionnel semblaient incapables de fournir des réponses appropriées.

Plusieurs pistes de réflexion sont alors possibles. La première, éminemment historiographique, vise à examiner la relation ambiguë, souvent controversée, que les architectes des monuments historiques établirent avec une modernité en évolution rapide. Une autre, plus précisément technique, se rapporte au destin de ces adjonctions modernes dans le corps des bâtiments anciens et met en évidence le thème de la confrontation à l'illusoire « pérennité » du matériau « béton » à l'épreuve du temps. Enfin, une réflexion d'ordre patrimonial s'impose face à certaines réalisations, qui sont devenues de véritables monuments du XXe siècle. C'est le cas de la charpente de la cathédrale de Reims, moderne vaisseau en béton armé au-dessus de la nef ancienne.

À partir de ce cas exemplaire, ma communication vise à présenter des moments clés dans l'histoire de l'introduction des structures en béton armé, en mettant en parallèle des interventions emblématiques dans les deux contextes nationaux.

VENDREDI 24 MARS 2017

3^{ème} SESSION : *Restaurer le béton/restaurer par le béton : enjeux d'histoire d'un matériau « moderne »*

Camille BIDAUD

(ENSA Paris-Belleville ; Camille@Bidaud.net)

***Paul Léon (1874-1962) et l'historiographie
du service des Monuments historiques***

Directeur des Beaux-Arts, Paul Léon (1874-1962) est principalement connu pour son implication majeure au sein du Service des Monuments Historiques dans la première moitié du XX^e siècle et son rôle d'historiographe.

En effet, dès 1917 Paul Léon écrit l'historiographie du service. Histoire de la fondation du service, des personnels, du budget, de la législation, de l'inventaire, cet ouvrage fait aussi l'histoire des pratiques du service dont il théorise une périodisation historique des doctrines. Il reprendra cet ouvrage majeur en 1951 principalement avec les pratiques de l'entre-deux-guerres.

Les différents textes qu'il écrit visent généralement à justifier les pratiques du Service de son temps, sans expliciter réellement la doctrine de la restauration. Sous sa plume, les pratiques sont guidées par la nécessité. Ainsi, bien que prônant la conservation, de nombreuses restitutions sont réalisées pour lesquelles il essaie de trouver dans son discours une unité et une continuité. Par exemple, les places d'Arras dont la moitié des maisons ont été détruites puis reconstruites à l'identique sont présentées comme des opérations de conservation. La doctrine n'est pas exprimée mais l'enjeu est clair : continuité urbaine, conservation de l'image avec comme refrain, « la France monumentale [doit] gard[er] son vrai visage, sans balafre ni cicatrice».

Giulia MARINO

(École Polytechnique Fédérale de Lausanne -TSAM-EPFL ; giulia.marino@epfl.ch)

***Restituer ou conserver les Monuments modernes ?
Histoire et projet à l'âge des « dérestaurations »***

Le patrimoine du XXe siècle a été longtemps considéré – et ce à tort – comme une véritable exception dans le corpus patrimonial, une anomalie en quelque sorte. L'interrogation « doit-on tout conserver ? », a remplacé dans un premier temps celle, tout aussi cruciale, du « comment conserver ? ». De façon apparemment contradictoire, la spécificité constructive et la dimension souvent expérimentale propre à la production du XX^e siècle – le « caractère transitoire », dit-on –, ont été à la fois l'une des preuves de son appréciation et la raison principale de sa disparition. L'objectif étant de préserver « l'image » du bâti, les échanges entre les spécialistes se sont longtemps concentrés sur la manière de détourner les techniques constructives contemporaines pour reproduire l'éclat de ces « machines étincelantes » que l'histoire de l'architecture avait identifié comme l'essence même de la Modernité architecturale.

Aujourd'hui, à l'âge de celles que l'on peut tout naturellement considérer comme des « dérestaurations » – les interventions de restitution « à l'identique » des années 1980 et 1990 demandent une nouvelle remise à niveau –, les tenants et les aboutissants du débat se déplacent. « Le penchant à la reconstruction dans l'état original » qu'observait un conservateur hollandais lors du célèbre colloque de La Tourette en 1987 est progressivement remis en question et les composants originaux qui ont survécu à la vague de restitution effrénée deviennent des témoins précieux. *Quelle est la place de l'écriture de l'histoire dans cet étonnant décalage disciplinaire ?*

Vanessa FERNANDEZ
(ENSA Paris-Belleville ; vanessafernandez75@gmail.com)

*Les dilemmes de l'histoire et du patrimoine :
la restauration des façades vitrées de l'œuvre de Le Corbusier*

Qui n'a jamais été frappé par le décalage entre les images reproduites dans les livres d'histoire de l'architecture et l'état actuel des édifices ? Pour quelles raisons les transformations subies depuis leur construction font-elles rarement partie de l'histoire connue des monuments ? Et si ces modifications sont dédaignées par les historiens, comment les architectes chargés de la conservation-restauration évaluent-ils ce qui doit être préservé ou restitué au moment d'intervenir ?

C'est en partant de ces observations prosaïques que nous voudrions questionner les relations, parfois harmonieuses, souvent conflictuelles, entre histoire et patrimoine. Nous avons choisi de nous appuyer sur la restauration des façades vitrées de l'œuvre de Le Corbusier, en particulier celles des dortoirs de la Cité de refuge de l'Armée du salut (1933) et du Pavillon suisse de la Cité universitaire (1932), de la villa Savoye (1931) ainsi que celle du réfectoire du couvent de la Tourette (1953). Ces édifices ont déjà fait l'objet de plusieurs campagnes de rénovation, environ tous les 20 - 30 ans. Aussi est-il possible de retracer l'évolution de l'appréciation de leur valeur historique et les pratiques de leur conservation-restauration. De quelle manière ces deux disciplines s'influencent-elles mutuellement, ou au contraire, demeurent-elles autonomes et critiques l'une de l'autre ?

En conclusion, nous voudrions pointer deux interprétations antinomiques de la valeur historique. Aux yeux de la Charte de Venise, elle doit être véhiculée par l'authenticité matérielle, tandis que pour Aloïs Riegl, « les altérations et dégradations partielles jouent un rôle perturbateur » de l'image du monument.

4^{ème} SESSION : *Histoire de l'architecture et restauration : élargir le champ*

Emmanuelle GALLO

(ENSA Bretagne ; emmanuelgallo@free.fr)

Vers une histoire des équipements techniques, pour une restauration raisonnée du patrimoine XIX^{ème}-XXI^{ème} siècles

L'un des aspects qui caractérise le patrimoine dès le XIX^e siècle, c'est l'intégration lors du projet architectural initial d'équipements techniques plus ou moins complexes. Ces appareils et réseaux : chauffage, ventilation, réseaux d'eau, gaz, électricité, air comprimé ont une obsolescence plus rapide que celle d'autres composants du bâtiment comme la structure ou les façades. En conséquence, leur renouvellement total ou partiel a souvent eu lieu plusieurs fois lorsqu'un éventuel processus de restauration à caractère patrimonial est envisagé. Cette situation complexifie la lecture et la compréhension du projet alors que des vagues d'interventions techniques successives, souvent inadéquates, polluent le site et masquent les traces archéologiques ténues des premiers équipements.

Un projet de restauration bien raisonné devrait à mon sens introduire des études sur les dispositifs d'origines, grâce à des allers-retours entre documents d'archives et recherches des traces archéologiques dans l'édifice, ainsi qu'une mise dans le contexte technique d'époque. Cette démarche savante permet de mesurer l'importance du confort et de la technique dans le projet architectural, afin de mieux le connaître et le comprendre. Lors des restaurations, elle permet d'arbitrer les choix en matière d'équipements (position et circulation dans le bâtiment, méthode, etc.) comme de réutiliser des espaces (parfois invisibles) afin de faire circuler les réseaux nécessaires aujourd'hui.

Il ne s'agit pas ici d'histoire des techniques au service de l'histoire de l'architecture, la notion de perception sensorielle est tout à fait centrale dans certains projets, il devrait être important de retrouver ces sensations lors des restaurations. On s'appuiera sur des exemples effectivement étudiés.

Cyrille SIMONNET

(Université de Genève ; Cyrille.simonnet@unige.ch)

Le patrimoine « sans qualité ». Questions sur un avenir proche

Le patrimoine construit en béton armé est une petite branche de l'héritage patrimonial, mais déjà un bon poids dans l'héritage environnemental. Architecture, ouvrage d'art, fragment de ville, le XXème siècle a coulé une quantité de béton gigantesque, difficilement mesurable, mais aux effets bien visibles. Le phénomène généralisé de l'urbanisation, à l'échelle mondiale, et ses corollaires territoriaux comme les infrastructures routières, portuaires, aéroportuaires, en est le symptôme le plus spectaculaire, si on garde en tête l'idée que le béton est le matériau le plus utilisé dans le monde (après l'eau...) : vingt-cinq milliards de tonnes par an. Petite branche, donc, mais assez envahissante pour que l'on pose le problème de son devenir, tant en terme patrimonial qu'en terme environnemental. Comme on a pu redire récemment par exemple (après Fukushima) « sortir du nucléaire », peut-on dire « sortir du béton » ou du tout béton ? Cela supposerait la mise à plat conceptuelle d'un certain nombre de critères et de valeurs, à commencer par celle d'une inéluctable croissance, compte tenu du fait qu'à certains égards, le béton et le béton armé ont été le matériau de la croissance par excellence. La fabrication du ciment est une source majeure des émissions de CO2 sur la planète (7% des émissions mondiales), le béton ne se recycle quasiment pas, le béton armé, indestructible, génère des friches qui font des décors de cinéma hallucinants mais qui sont des cauchemars pour les aménageurs. Il y a donc matière à s'interroger sur ce *patrimoine*, ce bien de nos pères, ce legs à nos enfants. Cette intervention voudrait argumenter la problématique de ce que nous appelons de façon générique, en référence à un titre célèbre dans la littérature : le patrimoine sans qualité.